

Librio



Judith Gautier



Isoline

Isoline

LES ŒUVRES DU MATRIMOINE

Combien de femmes ayant publié entre le xvii^e siècle et le début du xx^e siècle sommes-nous capables de citer aujourd'hui ? Madame de La Fayette, Germaine de Staël, George Sand et... c'est à peu près tout. Non qu'il en ait manqué, au contraire : de nombreuses autrices furent très en vogue auprès de leurs contemporains, ou récompensées pour leurs textes, mais toutes ou presque ont subi le même sort : l'oubli.

Avec cette collection, nous avons voulu inverser le cours du destin : donner à ces autrices la visibilité et la légitimité qu'elles méritent, et surtout permettre le plaisir de la lecture de leurs œuvres. Tout un matrimoine à (re)découvrir !

Dans la même collection :

Constance de Salm, *Vingt-Quatre Heures d'une femme sensible*, Libro n° 1309

Marie-Catherine d'Aulnoy, *Belle Belle ou le Chevalier fortuné* suivi de *La Belle aux cheveux d'or*, Libro n° 1311

Félicité de Genlis, *Mademoiselle de Clermont*, Libro n° 1314

Marie-Jeanne Riccoboni, *Histoire de M. le marquis de Cressy*, Libro n° 1312

Marcelle Sauvageot, *Laissez-moi*, Libro n° 1313

Judith Gautier

Isoline

Librio



© E.J.L., 2022

EAN 9782290365588

Un soir gris descendait sur la mer ; les nuages lourds, que poussait une brise très âpre, s'écroulaient vers l'horizon, faisant craindre une nouvelle averse ; la pluie qui venait de tomber rendait glissante la cale de Saint-Servan, dont la pente s'enfonçait sous l'eau houleuse ; elle assombrissait les pierres grises de la haute tour Solidor, qui semblait avoir pris racine dans les rochers qui lui servent d'assise et ont fourni les matériaux de ses murailles.

De chaque côté de la cale, des bateaux de pêche, la voile à demi ployée, dansaient avec une sorte d'affolement. Des matelots, des femmes chargées de paniers descendaient la pente mouillée et interpellaient d'une voix dolente les barques qui accostaient le quai ; un teinturier, les bras bleus jusqu'au-dessus du coude, trempait diverses loques dans l'eau qui roulait sur la chaussée de pierre et, pour un instant, teintait les premières lames de nuances invraisemblables.

Là, tout près, ballottée d'une façon inquiétante, une vieille embarcation aux planches vermoulues, dont toute trace de peinture avait disparu, emplie déjà de passagers, semblait attendre le moment du départ. Ceux qui s'entassaient dans cette barque étaient des ouvriers en habit de travail, souillés de plâtre et de boue, des paysannes proprettes, le petit fichu de couleur croisé sur la poitrine, la jolie coiffe bretonne, dont chaque bourg change la forme, palpitant sur leurs cheveux. À l'arrière, deux sœurs trinitaires, le visage

encadré d'un bonnet plissé sous le voile noir, faisaient bruire les croix et les chapelets perdus dans les plis de leur robe de bure.

La barque était plus que pleine et pourtant de nouveaux arrivants la hélèrent et sautèrent sur l'avant encombré, sans que les passagers parurent surpris de cette surcharge.

Ils échangeaient seulement quelques phrases insignifiantes :

— Tu ne t'en viens donc pas aujourd'hui ?

— Si bien ! Il est encore temps.

— La marée n'attend pas.

— Tout de même ! Le vent est bon, on marchera.

Et on se serrait encore, les uns s'asseyaient sur le rebord du bateau, d'autres se tenaient debout.

— En route ! cria enfin le patron, que rien dans son costume ne distingue de ses compagnons.

La voile fût hissée par dessus les têtes qui se baissèrent, une grossière voile carrée qui se déploya lentement.

Mais au moment où une pesée sur la gaffe allait éloigner du quai la lourde barque, des pas pressés résonnèrent sur les pavés et deux personnes dévalèrent de la ville : l'une était un prêtre qui faisait des signaux véhéments à l'embarcation prête à s'éloigner ; l'autre, un jeune officier de marine suivi d'un matelot portant une malle sur l'épaule et à la main une valise.

Ceux-ci se dirigèrent vers un joli sloop qui appareillait au bord du quai, tandis que la barque se rapprochait, répondant aux appels du prêtre :

— Il n'était que temps, monsieur l'abbé.

— Vous ne serez guère bien !

— Allons, serrez-vous !

— Comment voulez-vous que j'embarque ? s'écria le prêtre d'une voix brusque. Vous êtes déjà chargés à sombrero !

— Oh ! il n'y a pas de soin, dit le patron.

— Si je mets le pied là-dessus, vous coulez bas sans aucun doute : je suis trop bon chrétien pour vouloir causer la mort de n'importe qui. Comme c'est amusant ! continuait-il avec mauvaise humeur.

Et il jeta un regard vers le sloop dans lequel l'officier de marine venait de sauter.

— Allez-vous à Dinan, capitaine ? lui cria-t-il alors en s'avancant au bord du quai, tandis que le vent tracasait les plis noirs de son manteau.

— Oui, monsieur, je vais à Dinan, répondit l'officier en saluant légèrement.

— Alors donnez-moi une petite place dans votre grand bateau où vous êtes tout seul.

— Soit, monsieur, avec plaisir, dit le jeune marin en dissimulant à peine son peu d'empressement.

Tout en manœuvrant, le plus âgé des matelots hochait la tête et grommellait tout bas contre le sans-gêne de l'homme d'Église.

— Ils sont fous ! dit le prêtre déjà installé dans le sloop, en indiquant la barque surchargée qui prend le large.

Mais le sloop l'avait bientôt rejointe et dépassée. Toutes ses voiles gonflées, il s'inclina, pris le vent et fila comme une flèche. Ce ne fût pas sans embarquer quelques paquets de mer, ni sans rouler violemment.

L'abbé se retient de la main à la banquette.

— Ne prendrons-nous pas quelque ris ? dit-il.

— Avez-vous peur ? ricana le matelot.

Et avec un peu de malice, lorsqu'on quittait l'abri des roches et que la brise redoublait de force, au lieu de filer l'écoute et de venir au vent, il garda la voile bordée et laissa le bateau s'incliner jusqu'à fleur d'eau.

— Je ne suis pas marin ! s'écria le prêtre en se rejetant vivement vers l'autre bord sans que ce déplacement de poids produise aucun effet.

— Nous arriverons plus vite ainsi, dit l'officier, qui laissa errer ses regards sur la baie.

L'admirable panorama se déroulait, en effet, un peu noyé dans les nuées grises : à droite Saint-Malo, enfermée dans ses murailles que dominait la pointe aiguë de son clocher, semblait une de ces villes que l'on voit dans les enluminures des missels, portée sur la main par un roi. Vers la haute mer, les rochers, les îles, que bordait la blancheur de l'écume mouvante, faisaient des taches brunes. À gauche Dinard, coquette avec ses villas cachées dans la verdure, s'accrochait audacieusement aux flancs rocheux des collines.

Mais le bateau, qui bondit, se cabra et retomba dans un éclaboussement d'eau envolée, vira de bord et pris sa route définitive vers la Rance dont la marée montante faisait rebrousser le cours.

Le tableau changea alors ; on crut voir maintenant un lac entouré de coteaux verdoyants. L'horizon était fermé, mais à mesure que l'on avançait, les collines semblaient s'écarter, comme des portants de théâtre, et ouvriraient le passage sur d'autres lacs qui momentanément paraissaient aussi sans issue.

Les flots s'apaisèrent, l'on entra en rivière, et les personnages qu'emportait le fin bateau qui filait maintenant sans secousses commençaient à s'examiner les uns et les autres.

Le prêtre regarda obliquement l'officier et baissa les yeux lorsque celui-ci leva les siens.

Sans le connaître personnellement, l'abbé savait bien quel était son hôte : le sloop et les matelots qui le conduisaient lui firent deviner, au premier coup d'œil, que ce jeune homme ne pouvait être que Gilbert Hamon, lieutenant à bord d'une frégate de l'État, qu'un congé de convalescence renvoyait pour trois mois dans sa famille. Une mauvaise fièvre, attrapée aux Antilles, avait fait croire qu'on ne le reverrait